

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

La Revue Canadienne

La Revue Canadienne publie un Album littéraire et musical, paraissant tous les mois...

DU MONDE POLITIQUE, RELIGIEUX, LITTÉRAIRE, INDUSTRIEL, ET COMMERCIAL.

LOUIS. O. LE TOURNEUX, RÉDACTEUR EN CHEF.

ON S'ABONNE: A Montreal, AUX BUREAUX No. 15, RUE ST. VINCENT.

Education.

Industrie.

Progrès.

Le Comité des Souscripteurs pour la publication et la distribution gratuites, sous forme de pamphlet, de la LECTURE de M. PARENT sur l'Étude de l'Économie Politique...

Chaque secrétaire d'école, et chaque curé du District de Montréal trouveront un exemplaire déposé pour lui chez M. PARENT & Cie, à Montréal.

SLEIGHS! SLEIGHS! SLEIGHS! LES SOUSIGNÉS disposent maintenant de leurs fonds étendus de voitures d'Hiver, à une réduction de 25 pour cent de leurs prix ordinaires.

BANQUE D'ÉPARGNE DE LA CITÉ ET DU DISTRICT.

AVIS est par les présentes donné que cette institution paiera Cinq pour cent sur tous les Dépôts, qui seront faits le et après le premier Janvier courant.

JOHN COLLINS, Secrétaire et Trésorier.

AVIS public est par les présentes donné que M. Louis G. Normandeau de l'Association, et Dame Thérèse Normandeau, veuve de feu Pierre Auger, ne peuvent révoquer la procuration qu'ils ont donnée au sousigné tant que les dettes de la succession Normandeau ne seront pas acquittées...

LIBRAIRIE CANADIENNE No. 3, Rue St. Vincent.

PRIX REDUITS Et à 5 Pour 100

Meilleur marché que partout Ailleurs. LES SOUSIGNÉS viennent de REDUIRE de NOUVEAU les PRIX des LIVRES en usage dans les Ecoles Élémentaires, et ils les vendent à 5 pour 100 MEILLEUR MARCHÉ que PARTOUT AILLEURS, pour Argent Comptant.

A VENDRE.

UN TERRAIN sur la rue de la Fabrique ou Marché-Neuf, de 103 pieds de front sur 80 pieds de profondeur, avec deux Maisons de 54 pieds de front chacune, y compris les passages, voûtes et autres bâties, rapportant l'une, un loyer de \$400 et l'autre un loyer de \$450 par année.

LACOSTE & MORIN Notaires Publics.

26 janv. 1847

L'AMIE DE LA MARIÉE.

HISTOIRE VÉRITABLE.

C'est quand on n'a plus rien à désirer qu'on a tout à craindre.

(AUTEUR INCONNU.)

I.

Le 15 mai 1842, il y avait grand gala et grande fête au château de son altesse le duc régnant de No... en Allemagne. A dix heures du soir, toutes les fenêtres étincelaient de bougies comme des yeux enflammés; et les jardins y répondaient par mille lumières vives ou tendres; des lanternes chinoises étaient nichées ça et là dans les grands arbres; et de cinq minutes en cinq minutes des feux de Bengale de couleurs différentes étaient allumés derrière les massifs par des mains invisibles, et faisaient apparaître tout jaunes, tout rouges ou tout bleus, les gazons, les ombrages et l'architecture.

Donc, ce n'était que joie, splendeur et prospérité au château de son altesse le duc régnant. Mais ce qu'il y avait, sans aucune comparaison, de plus prospère, de plus splendide et de plus joyeux, c'était la blonde Georgina et le jeune comte Frédéric. Ils étaient d'ailleurs les héros de la fête, car on célébrait leurs fiançailles.

Georgina, fille d'un brave officier, mort sans fortune, au service de son altesse, et d'une Française, qui avait perdu le jour en lui donnant, était pour ainsi dire l'enfant adoptif de la duchesse, qui l'avait attachée à sa personne comme lectrice. Elle ne possédait pour dot que le gracieux de la figure, les agréments de l'esprit, le charme des talens et toutes les qualités du cœur.

Co jeune seigneur, accompli en tout point, avait pourtant un défaut énorme, qui tient souvent à une grande qualité, à la modestie: il était soupçonneux et méfiant à l'excès. Il doutait surtout des sentiments qu'on lui témoignait; et, dans ce doute, il entraînait plus de défiance de son propre mérite que de la sincérité des sentiments mêmes. Ainsi, lorsque la duchesse vint lui dire que la jeune fille agréait ses vœux et qu'elle l'aimait, le premier mouvement du comte Frédéric fut une hésitation marquée. Ne serait-ce pas mon nom, mes richesses, ma position qui séduisent Georgina et l'abusent elle-même sur ce qu'elle éprouve?

pas interprété trop favorablement les paroles de Mlle. Georgina?... Et puis-je connaître ce qu'elle a dit à votre altesse pour la convaincre?

— Mon cher comte, reprit la duchesse, rien n'est plus simple, mais rien n'est plus concluant; quand je lui eus révélé vos sentiments, elle a baissé la tête sans dire un mot, puis une rougeur subite a coloré son front, puis elle a relevé sur moi ses yeux humides et brillants.

— Et puis, Monsieur, voilà tout. Est-ce que vous n'en trouvez pas assez? — Mais, votre altesse me permettra... — Mon altesse est femme, Monsieur, et se connaît aux émotions des jeunes filles. Le duc et moi nous allons faire tout préparer pour vos noces, qui se feront au château d'une manière digne du lieu, du nom que porte l'époux et de l'affection que nous portons à la mariée.

Le comte Frédéric fit sa cour à Georgina sous les yeux de la duchesse, et, au bout d'un mois, il avait acquis la conviction que son cœur avait un écho fidèle dans le cœur de Georgina, en sorte que le jour de la signature du contrat, le soir de la fête des fiançailles où nous venons d'assister, les deux jeunes gens étaient, comme nous l'avons vu, parvenus à ce comble de la félicité humaine dont les anges sont peut-être jaloux, qui sait? En vérité, si on mourait dans un jour comme celui-là, et les gens qui savent vivre ne devraient pas y manquer, — on ne serait nullement dépayé en se trouvant au paradis.

Cependant, les feux de Bengale, les bougies, les orchestres, et les danses et les rires, tout s'éteignit; les cœurs seuls et les yeux des deux fiancés restèrent éveillés. Le comte Frédéric, quand il fallut quitter Georgina, posant ses lèvres sur sa main, lui dit:

— Dans huit jours cette main sera donc à moi!...

— Ce cœur, répondit Georgina, n'aura pas à attendre jusque-là.

Et ils se séparèrent contents. Le comte Frédéric s'en alla dans son hôtel, rêver tout seul à son bonheur. Georgina se précipita aux genoux de la duchesse, qui la releva dans ses bras. Puis, l'heureuse et charmante enfant rejoignit Mlle. Mélanie de R..., son amie et la confidente de ses doux secrets, et les deux jeunes filles disparurent ensemble; et on les vit bientôt reparaitre et passer, un bougeoir à la main, dans le petit escalier du château.

II.

Mélanie était la fille du baron de R..., premier chambellan du duc régnant; elle n'avait plus de mère; et comme elle demeurait au château et se trouvait reçue intimement par la duchesse, une liaison s'était vite établie entre elle et Georgina. Deux ou trois ans qu'elle avait de plus que Georgina et l'expérience du monde qu'elle possédait avaient donné à Mélanie une espèce de suprématie sur sa jeune amie, qui comptait à peine dix-sept ans au moment de la fête dont nous sortons. Du reste, Mélanie était aussi brillante, aussi folle de plaisirs, aussi vaine, aussi coquette enfin que Georgina était simple, modeste et réservée. Mais quelquefois on se plaît et on se rapproche par les contrastes. Les deux amies, pendant quelques mois, comme ont coutume de faire plusieurs demoiselles, avaient établi entre elles une correspondance où elles traitaient toutes sortes de petits sujets de morale, d'art et de sentiments. C'était plaisir et utilité. Cette correspondance avait cessé depuis que le comte Frédéric s'occupait de Georgina. La douce et belle réalité avait remplacé les fictions enfantines: on en était venu aux confidences sérieuses. Georgina qui, sans le faire paraître, avait lu dans le cœur du comte Frédéric tout aussitôt que lui-même, s'était innocemment pressée de faire part à Mélanie de ses découvertes; et, dans sa chère et absorbante préoccupation, elle n'avait pas aperçu la sorte de froideur contrainte avec laquelle on avait reçu cette première ouverture. Peut-être Mélanie trouvait-elle que sa jeune amie acceptait comme une espérance des illusions par trop chimériques, et ne voulait-elle pas l'y encourager par des marques imprudentes de sympathie; peut-être la jalousie, qui se glisse partout et jusqu'au sein des plus fortes amitiés, paralysait-elle les élans du cœur de Mélanie, étonnée que le comte Frédéric recherchât une jeune fille sans nom et sans fortune, quand elle-même était la...

— Eh bien! m'étais-je trompée? — Mélanie l'embrassa cordialement en lui répondant: — Je suis peut-être aujourd'hui plus heureuse que vous, ma chère Georgina, parce que j'espérais moins.

Et elles s'embrassèrent encore avant de se retirer dans leur appartement, se jurant bien de ne jamais se quitter.

Le lendemain, le surlendemain, le comte Frédéric passa tout le temps possible au château, entre Georgina et la duchesse, qui jouissait d'un bonheur qu'elle avait créé, plus beau que

ceux que l'on peut rêver. Le troisième jour, Mélanie se trouva là, et elle demanda à la duchesse la permission d'aller passer quelques jours à la campagne, chez une tante qui l'appelaient.

— Au moins, reprit le comte Frédéric, vous reviendrez pour la noce de votre amie; ce n'est pas assez pour son bonheur que vous ayez signé à son contrat, il faut encore prier à sa messe. Songez que c'est dans cinq jours, dans cinq siècles, ajouta-t-il en se tournant vers Georgina.

— Soyez sûrs, répondit Mélanie en souriant, que vous ne vous marierez pas sans moi.

Alors arrivèrent beaucoup de visites et les plus grandes dames du pays. Il fallait voir les grâces et les manières qu'elles faisaient à Georgina, et comme elles la trouvaient charmante et lui étaient sincèrement attachées depuis que la faveur des altesse s'étaient si ouvertement manifestée sur cette enfant. Georgina croyait à toutes ces démonstrations d'amitié. Le bonheur voit toutes choses à travers son prisme. Et pourtant elle demandait à Dieu en quoi elle avait mérité un si bel avenir après un passé si différent; et elle se sentait chanceler sur sa colonne de prospérité. Puis, repassant dans son cœur toutes les paroles délicates et tendres du comte Frédéric, elle revenait bien vite aux rêves dorés de l'espérance, et ne priait plus que pour lui, si bon, si généreux, si au dessus des autres hommes!

La duchesse retint pour le soir même la plupart des visiteurs. Il devait y avoir, dans les petits appartements du château, ce qu'on appelle une comédie de société où Georgina et le comte Frédéric feraient les premiers rôles. La cour intime seule était admise comme spectatrice. Quand un mariage est officiellement arrêté, quand surtout il y a eu des fiançailles préalables, ainsi que c'est l'usage dans quelques pays, on est fort embarrassée de la contenance des fiancés jusqu'au moment de la cérémonie définitive. Il y a là un temps mixte qu'il faut tuer de mille façons. Il est trop tard pour laisser des jeunes gens ensemble; il est trop tard pour qu'ils se trouvent devant le monde comme des indifférents et qu'ils se mêlent à la conversation générale, lorsque chacun sait qu'ils ont autre chose à se dire. Alors les parens inventent des jeux, des concerts, des proverbes, des comédies, pour tirer tout le monde de gêne; c'est une sorte de terrain neutre où les divers embarras se donnent rendez-vous assez commodément.

Donc, le soir venu, on représenta au château une arlequinade de fort bon goût, traduite en allemand, de Florian. Le comte Frédéric, en large pantalon de toile, chemise et veste à carreaux bleus, ceinture de soie pendante et prenant bien la taille, gentil chaperon posé crânement sur l'oreille, était le plus élégant et le plus joli Pierrot qu'on puisse voir. — Georgina, en corsage de velours noir, manches très courtes, avec des nœuds de satin, jupe de gaze rose, petits souliers d'étoffe, à paillettes, bas de soie, à coins de couleurs, mêlés d'argent, et un léger masque noir sur le haut du visage, faisait bien la plus charmante Colombine d'Italie, de France et d'Allemagne. — Les autres acteurs étaient à l'avenant. — La pièce eut un succès fou. — Mais ce qui était plus intéressant et plus divertissant que la pièce, c'était Georgina elle-même. Le petit drame des coulisses l'emportait évidemment sur celui de la scène. Il fallait voir (et c'est ce que chacun s'efforçait de voir en se tortant le cou) comme cette gentille Georgina, une fois quittée d'une partie de son rôle, oubliait vite Colombine et Pierrot, et prenait les mains du comte Frédéric, et se suspendait à son bras, et lui parlait dans l'oreille, et le regardait dans les yeux sans s'inquiéter des autres. Ces petits manèges à la pudeur convenue sont d'adorables preuves d'innocence chez une fille qui se laisse ingénument aller aux premières émotions de son cœur avec celui que Dieu lui permet d'aimer. Si le monde s'en moque, tant pis pour le monde. Frédéric, lui, tout aussi tendre, plus amoureux sans doute, mais moins innocent, ne se livrait pas ainsi à ses impressions; il souriait doucement aux chastes agaceries de sa fiancée, et semblait même se défendre un peu. La jeune demoiselle attaquait; le jeune homme se tenait sur la réserve; tout se passait dans l'ordre; et cela formait un spectacle dont on pouvait se fatiguer les personnes instruites dans la science du cœur.

Après cette soirée, plus belle encore que celle du bal, quoique moins brillante, Georgina demandait à son imagination ce qui manquait à son bonheur, et son imagination lui répondait: — Rien. — Les plus doux rêves colorèrent son sommeil; toutes les portes d'ivoire de l'avenant semblaient s'ouvrir devant elle. — Pas un nuage, pas un point noir ne tachait l'azur de sa destinée. Plusieurs fois, dans ses songes, elle prononça si haut le nom de Frédéric, que le bruit de sa propre voix la réveilla. Elle se prenait alors à sourire et refermait vite les yeux pour voir Pignone chérie.

Le matin, comme elle se levait à peine, on lui remit un billet ainsi conçu: — Soyez assez bonne, ma chère et heureuse Georgina pour remettre au porteur le paquet de toutes les lettres que vous avez de moi. Je vous

les garderai fidèlement, si vous y tenez encore, mais je voudrais, pendant mes trois ou quatre jours d'absence, m'amuser à les relire avec les vôtres, et voir si tout cela aurait assez le sens commun pour que nous puissions en faire une espèce de livre à notre usage particulier. — Excusez cet enfantillage; il faut bien que j'aie mes petits bonheurs. — A mardi. Votre sœur d'adoption. — "MÉLANIE."

Georgina, que la duchesse faisait demander à l'instant même, n'eut que le temps de nouer la correspondance de Mélanie et d'y ajouter ce mot: — "Voici, mon amie, ces lettres, le seul bonheur de ma vie jusqu'à ce jour. — Oh! oui, conservez-les moi comme les bijoux de mon cœur, de ce cœur qui, vous le savez, ne peut varier avec les changements de ma destinée."

"19 mai 1842." Le soir de ce jour, le comte Frédéric ne vint pas au château, ni le lendemain. On envoya à son hôtel. Il s'était absenté, et n'avait rien dit. On se perdit en conjectures plus sinistres les unes que les autres. Dans la soirée du 20 mai, Georgina, pâle et agitée comme la jeune épouse et bientôt la victime d'Othello, chantait machinalement cette romance française, fort peu connue, mais que la délicieuse musique de Mme Pauline du Chaberge est bien capable de naturaliser dans toutes les langues.

LA NUIT DE JEANNE. Minuit frappait à la grande pendule, Et la grande mère avait les yeux fermés; Mais l'ombre est chère au cœur tendre et crédule. Et vous veillez, Jeanne, car vous aimez!

Vos longs regards, perdus dans une étoile, Y vont chercher des regards enflammés; Mais quoi! déjà le bel astre se voile! Jeanne, aime-t-il, celui que vous aimez?

Les chants d'un cor ont percé la nuit sombre; Un doux frisson court dans vos sens charmés. Mais quoi! là-bas les chiens hurlent dans l'ombre. Jeanne, vient-il, celui que vous aimez?

Et puis, soudain s'arrête la pendule; Les deux flambeaux s'éteignent, consumés; Tout est présage au cœur tendre et crédule, Jeanne, est-il, mort celui que vous aimez? — A peine achevait-elle, en sanglotant, ce dernier couplet, que la duchesse entra brusquement et lui remit un papier, d'un air moitié douloureux, moitié courroucé. Georgina lut: — "Altesse, — Mes soupçons, mes défiances me trompent rarement. J'ai la preuve que Georgina me donnait sa main sans me donner son cœur, qui appartient à un autre. Que ne puis-je disposer du mien; mais elle me l'a pris pour le broyer. Je pars. Où vais-je? Dieu le sait, mais j'emporterai partout le reconnaissant souvenir des bontés de votre altesse, qui m'a fait entrevoir la félicité céleste sur la terre. Comment votre âme si noble aurait-elle pu concevoir tant de perfidie dans une âme si jeune?... Adieu pour toujours. — Comte Frédéric."

"20 mai, onze heures du soir." — "M'expliquez-vous, Georgina? reprit la duchesse d'un ton sévère. — Ah! Madame, s'écria Georgina en tombant à genoux, je ne sais rien, je ne comprends rien, Dieu m'est témoin, et j'en jure par vous, ma bienfaitrice, que je suis innocente et que mon cœur est tout au comte Frédéric. Vous me croyez, n'est-ce pas? — Je vous crois, pauvre enfant, et comment ne pas croire à vos larmes? Mais quelle infernale machination... Je perdons pas le temps en plaintes vaines. Calmez-vous, et fiez-vous à moi!"

La duchesse mit tous ses gens et toute la police sur pied. On s'informa, on courut de tous côtés; rien. Aucune nouvelle du comte Frédéric.

Cependant le bruit de cette fuite, de cette rupture, se propageait dans la ville. La noce devait avoir lieu le surlendemain. On ne pouvait plus rien cacher. Les mêmes visites revinrent au château avec des airs de condoléance: mais à travers ces masques perçait une malicieuse joie. Et Georgina entendit plus d'une parole qui voulait dire: — "Comment aussi un mariage si disproportionné pouvait-il arriver à bien?" — En vingt-quatre heures, le monde apparut à Georgina tel qu'il est: c'est une affreuse révélation. Quelques temps après, la duchesse fut emportée par une fièvre pernicieuse. Georgina, seule au monde, le cœur brisé deux fois, prit l'unique parti qui reste au malheureux sans espoir terrestre. Elle résolut de se vouer à Dieu, mais en restant utile aux souffrances de ses semblables, de se faire enfin sœur de charité. Vainement Mélanie voulut l'en dissuader. — Vous vous marierez bientôt sans doute, ma chère Mélanie, qui sait où le sort vous entraînera... Et moi... non, non, embrassez-moi, ne m'oubliez pas, et priez pour la triste Georgina, qui va prier pour tous!...

Et Georgina partit pour Rome, ou elle voulait faire ses vœux.

III

Le 15 mai, 1846, quatre ans, jour pour jour, après la fête des fiançailles, sœur Georgina, sous l'habit de bure, le voile raide et blanc sur la tête, le long rosaire au côté, donnait ses soins aux femmes malades de la salle Sainte-Anne, dans l'hôpital de la Visitation, à Rome, lorsqu'on y apporta une nouvelle malade, qui fut déposée dans le seul lit vacant. Georgina s'empressa autour d'elle, car la mort était déjà empreinte sur ses traits défigurés et méconnaissables.

— Un prêtre ! un prêtre ! murmure une voix éteinte. Les médecins arrivant d'abord, reconnurent qu'un miracle seul pourrait sauver la moribonde; et, toutefois, ils lui donnèrent un cordial qui rendit à ce corps, étendu par la maladie de poitrine, une force passagère et factice.

Le prêtre vint enfin. L'annoncier de l'hôpital était malade lui-même, et on avait été chercher, dans le séminaire voisin, un jeune ecclésiastique ayant droit de confesser. Dès qu'il s'approcha du lit, sœur Georgina frémit de tous ses membres. Lui, ne regarda et ne vit que la malade. Sœur Georgina se retirait; mais la mourante avec une sorte d'autorité :

— Non, non, ma sœur, ne vous éloignez pas, je ferai ma confession à voix haute, je veux que vous l'entendiez... je voudrais que toutes les femmes de la terre l'entendissent pour que cela leur servit d'exemple, et à moi de la plus humiliante mortification. Je commence, car nous n'avons pas de temps à perdre, ajouta-t-elle avec un sourire funèbre :

— Bénissez-moi, mon père, parce que j'ai péché. Je n'ai guère qu'un seul péché sur la conscience, mais il est énorme : le pardon seul d'un Dieu peut l'égaliser. J'avais une amie, plus jeune que moi de deux ou trois ans, un ange. Quoique sans fortune et sans position, elle allait épouser un grand seigneur, jeune aussi, et paré de tous les dons de la nature et de la destinée, digne d'elle par son âge; et de jalousie infernale s'alluma dans mon cœur. Moi, riche, noble, et qui me croyais belle et charmante, je ne pus supporter l'idée d'un tel mariage, que je convoitais pour moi-même. Que fis-je alors ? La noce devait avoir lieu dans quelques jours; ma raison et mon ange gardien m'abandonnèrent. Le démon prit possession de mon être, et me dicta vingt lettres d'un prétendu Léopold à cette jeune amie, si pure, si innocente !... Ces lettres fausses et d'une écriture fautive, et toutes pleines de détails qui ne pouvaient laisser aucun doute sur une liaison de cœur entre l'inconnu et la jeune fiancée, furent envoyées par moi, sous le voile de l'anonymat, au futur. J'avais eu la perfide précaution de faire écrire par ce jeune Léopold imaginaire les choses les plus poignantes contre son heureux rival, qui mon ami avait l'air d'épouser seulement pour se faire une position dans le monde; or, vous pouvez juger, mon père, de toutes les inventions atrociennes et vaines que j'avais accumulées dans ces lettres; et, pour surcroît de preuves et de méchanceté, j'avais joint, à l'encre que j'en faisais au futur, un billet de mon amie, que j'avais trompé, et qui, par sa rédaction, semblait se rapporter aux lettres si perfidement inventées. C'était un piège inévitable; le malheureux jeune homme y fut pris. Il disparut l'avant-veille du mariage, après avoir jeté, dans un mot d'adieu, tout son mépris sur la tête de sa fiancée, qui disparut elle-même. Et je pouvais un cri de joie : " Au moins ils ne seront pas heureux ! "

— Ce cri apparemment me déclara la poitrine, car l'antenne s'approcha à peine que des crachements de sang inquiétants se manifestèrent moi. Je devins orphelin moi-même. La maladie s'accrut de jour en jour, et les remords, qui vint toujours avec le malheur, s'abattit sur ma tête. Après avoir traité trois ans de pays en pays, des eaux de Bade aux eaux des Pyrénées, je sentis que mon mal était devenu incurable, et je me fis transporter à Rome pour y mourir. Et demander le pardon de la jeune amie qui, dans son désespoir, et avait pris l'habit des sœurs de charité. J'ai donné tout ce que j'avais aux pauvres, et il ne me restait plus, pour dernière ressource, que cet hôpital, où je fais cette confession suprême à vous, mon père, que j'ai reconnu tout de suite pour le compte Frédéric... et devant vous, ma sœur, que je savais être Georgina. Oui, je suis Mélanie, la misérable Mélanie. Regardez bien, et vous ne me reconnaîtrez pas. Le remords change bien autrement que le chagrin. Et maintenant, mon père, croyez-vous que ces remords et toutes ces tortures puissent trouver grâce aux yeux du Tout-Puissant par les mérites de notre Seigneur Jésus-Christ et par l'intercession de son prêtre ?

Et elle mourut avec l'absolution du ministre de Dieu et le pardon de la sœur Georgina, que la Providence avait réunis une fois encore devant ce lit mortuaire pour les séparer à jamais. Le prêtre, sans lever les yeux sur la sœur, partit le soir même pour la France. Georgina continua de donner ses pieux secours aux malades de l'hôpital de la Visitation, à Rome. Et toutelois un rayon de joie s'est répandu sur son front; et, dans ses prières, elle remercie Dieu d'avoir fait si miraculeusement éclater son innocence aux yeux du comte Frédéric. Elle a recouvré son estime : elle avait fait le sacrifice de tout le reste au pied de la croix.

EMILE DESCHAMPS. (Inédit.)

NOUVELLES ETRANGERES.

Les expériences qui, depuis quelque temps, se poursuivent à Portsmouth, relativement à l'établissement d'un télégraphe électrique sous-marin, viennent enfin d'obtenir un succès complet qui, dit-on, va déterminer l'application du nouveau procédé à des communications entre la France et l'Angleterre, par le détroit de Calais.

Plusieurs moyens avaient été vainement tentés à Portsmouth, pour établir entre le détroit de Calais et l'Angleterre, par le détroit de Calais. Plusieurs moyens avaient été vainement tentés à Portsmouth, pour établir entre le détroit de Calais et l'Angleterre, par le détroit de Calais. Plusieurs moyens avaient été vainement tentés à Portsmouth, pour établir entre le détroit de Calais et l'Angleterre, par le détroit de Calais.

Ce télégraphe se compose d'un seul conducteur, dont la mise en place est des plus faciles. Fixé, par une de ses extrémités, au bord du quai, il a été placé à bord d'une embarcation qui l'a élongé en travers du bassin, en le laissant tomber au fond, où il s'enfonçait par son propre poids. Cette simplicité à une autre avantage, en permettant de le visiter à volonté et de réparer immédiatement les moindres avaries. On s'est servi, à cette occasion, pour économiser un second fil, de la propriété que possède l'eau d'être un excellent conducteur électrique.

Comme nous l'avons dit, les expériences ont complètement réussi, et les inventeurs se proposent, avec l'autorisation des deux gouvernements, qui l'ont accordée, d'appliquer leur procédé à la traversée de Douvres à Calais.

— La funeste invention du capitaine Warner, dont on a fait tant de bruit, a été définitivement jugée et condamnée, en Angleterre, à la suite d'expériences faites en présence de la marine, de l'artillerie et du génie anglais. Le grand maître de l'artillerie, marquis d'Anglesey, avait désigné pour ces expériences un emplacement de sa propriété dans l'île d'Anglesey. C'était une vallée de huit milles de longueur, à l'extrémité de laquelle se trouvait un arbre isolé, dont on avait donné la position exacte à M. Warner. Deux des commissaires se postèrent à des distances convenables pour observer le résultat. Au bout de quelque temps, qui fut employé par M. Warner pour faire ses préparatifs dans le plus grand secret, l'explosion eut lieu; mais le projectile tomba fort loin du but; plusieurs autres essais furent infructueux; mais jamais le projectile ne dépassa la distance de trois milles. Après ces épreuves, M. Warner reconnut qu'il avait échoué dans ses expériences et l'enquête fut terminée. Un des officiers était tellement convaincu que le capitaine Warner échouerait qu'il s'était placé sous l'arbre pendant l'explosion.

— L'Observateur des Pyréntes rapporte une scène intéressante qui vient de se passer à Coaraze. C'était au mois de septembre dernier. Un Monsieur à cheveux gris, fortement constitué, descend d'une riche cathèdre en face de la jolie église de Coaraze, s'agenouille sur le seuil du temple, remercie Dieu de revoir le lieu de sa naissance, après cinquante-huit ans d'absence. Tout souvenir des lieux avait disparu de son esprit; il demanda à un passant l'auberge Lafayette, où il avait déjeuné avec quatre jeunes camarades lors de son départ pour l'île Maurice, alors encore l'île de France, et où il avait fait fortune en s'établissant maître de pension; il y est conduit, et il y trouve sa vieille sœur, seule parente qui eût survécu. Elle s'était précédemment mariée avec le fils de l'aubergiste de St.

Bientôt il s'empressa de demander des nouvelles de ses quatre amis; tous vivaient également, et tous, pauvres enfants du peuple, avaient fait fortune. Trois se trouvaient sur les lieux, le quatrième habitait un vieux château dans les environs.

Le lendemain, les cinq vieillards furent réunis, le village entier partagea la joie de ces vieux amis. Après huit jours de fête, le professeur de l'île Maurice est rentré à Bordeaux où l'attendait sa famille, heureux d'avoir revu son pays natal et ses amis d'enfance, après un si long exil.

— Le comte régnant Auguste-Frédéric-Christien de Stolberg-Rous-la est mort, le 5 décembre, à Rousla, sur le Harz, à l'âge de soixante-dix-huit ans.

— Le très-honorable Thomas Grenville, le doyen peut-être des hommes d'état de l'Angleterre, et même de l'Europe, vient de mourir à Londres. Il était né en 1755, sous le règne de Georges III. En 1782, il fut nommé ambassadeur en France, et il remplit successivement ensuite les mêmes fonctions auprès des cours de Vienne et de Berlin. Il entra plus tard dans le ministère comme premier lord de l'Amirauté. Il fut aussi partie du conseil privé de la couronne et en était le membre le plus âgé, à l'exception de lord Harrowby.

— Le doyen des officiers généraux de l'armée britannique, le général sir Martin Hunter, est mort le 6 de ce mois à Anton Hill, à l'âge de quatre-vingt-dix ans. Il était entré au service en 1771. Le général Hunter était le dernier survivant de la bataille de Bunker-Hill, gagnée par les troupes anglaises dans la première guerre d'Amérique. Plus tard, dans l'Inde, il fut blessé à la prise du camp de Tipoo-Snith, sous les murs de Seringapatam.

— M. de Lamartine vient d'adresser au receveur des hospices de Mâcon, 3,000 fr. dont il indique ainsi l'emploi :

« Mille francs en bons de pain gratuit pour les indigènes habituels; deux mille francs en adoucissement du prix du pain livré aux prix anciens aux familles seulement gênées par le prix actuel. »

— Un journal de Munich raconte l'anecdote suivante : « Près de la petite porte Caroline, trois pauvres petites filles admiraient une exposition de poupées de différentes grandeurs et magnifiquement costumées. Chacune d'elles faisait son choix, mais l'argent manquait, et elles s'éloignaient le cœur bien gros, lorsqu'un promeneur de belle apparence, qui avait écouté leur conversation, les fit entrer dans la boutique et acheta pour chacune d'elles la poupée tant désirée. Grande fut la joie des enfants, mais encore plus grand leur étonnement, quand elles apprirent que le généreux donateur était le roi de Bavière en personne. »

— Encore un exemple de ces hommes que leur avarice fait vivre au milieu des plus dures privations, lorsqu'ils pourraient vivre dans une honnête aisance. Depuis longtemps vivait à Neully un vieil ouvrier menuisier sans ouvrage. Il était inscrit au bureau de charité et passait ses journées presque entières sur les marches de l'église où on lui faisait l'aumône. Cet homme est mort il y a quelques jours. Il logeait dans une mansarde, sans meubles, n'ayant d'autre lit qu'une botte de paille. On fut un fort surpris, en remuant quelques copeaux jetés dans un coin, d'y découvrir deux billets de banque de 1,000 fr. chacun. Une vieille malice couverte de poussière était restée dans la cheminée; on l'ouvrit, et plutôt on la détonça, car la clé manquait, et l'on y trouva 17,000 fr. disposés en trente-quatre sacs de 500 fr. chacun. Ce qui prouve que cet homme amassait son trésor depuis longtemps et avec une patience de fourmi, c'est que parmi les pièces de 5 fr. qui formaient cette somme, il y en avait un grand nombre remontant à vingt-cinq, vingt et quinze ans, toutes neuves et paraissant sortir de l'Hotel de la Monnaie. Cette fortune a été transportée chez Mre Ancelle, notaire, où vont se régler les droits des neuf héritiers appelés à la partager.

— Une jeune fille de vingt-deux ans, Aline L..., vint de quitter son pays depuis six mois à peine, et était entrée, en qualité de domestique de comptoir, chez un débitant de tabac, rue de Bretagne, au Marais. Bientôt un garçon d'une pharmacie qui se trouve en face, Auguste B..., la séduisit, et l'entraîna à un désordre tellement apparent, que l'un et l'autre durent être écroués de leur place. Après quelques jours passés dans la débauche, nos Vertueux songèrent alors au remède tant de fois éprouvé, le suicide. Auguste déroba à son patron quelque substance vénéneuse, et, lundi dernier, après une soirée d'une gaîté folle, tous deux s'empoisonnèrent. Mais le poison n'agit pas comme ils l'espéraient, et, après des souffrances inouïes, les cris de leur détresse les firent délivrer tous les deux. Le leçon aurait dû être profitable à ces écoliers. Mais l'abbé avait été ouvert par l'acouïtude, l'immutabilité devait le combler.

Auguste B... emmena, vendredi dernier, sa maîtresse dans un hôtel garni, et bientôt, à l'aide du charbon, tous deux s'empoisonnèrent, et, deux jours, laissant sur la table de leur garni des lettres remplies de vers osés et impies. C'était mourir de vers à l'avenant.

— Un jour au mois de juin, un locataire de la maison rue Saint-Anastase, en ayant aperçu un corps humain pendu à l'extérieur de l'une des fenêtres du deuxième étage de cette maison, donna l'éveil aux autres locataires, et l'on s'introduisit aussitôt dans l'appartement indiqué, occupé ordinairement par M. L..., propriétaire plus que septuagénaire, et une fois entré on courut à la fenêtre, et l'on reconnut que ce corps était celui de M. L... lui-même, qui, dans un accès subit d'aliénation mentale, s'était donné la mort.

— Le 9 de ce mois, le prince archevêque de Vienne, M. de Milde a failli être assassiné. Il était huit heures du matin, le prélat était encore couché, lorsque son valet de chambre entra chez lui, ouvrit brusquement les rideaux du lit, et lui dit : « Monseigneur, cette nuit Jésus-Christ m'est apparu, et m'a ordonné de couper la gorge à l'archevêque de Vienne. » Aussitôt qu'il eut prononcé ces paroles, il tira de sa poche un rasoir, et approcha cet instrument du cou du prélat. M. Milde, qui s'aperçut que son valet de chambre était en proie à un accès d'aliénation mentale, et la présence d'esprit de lui dire : « Ecartez, mon ami, si le Sauveur vous a réellement chargé de m'ôter la vie, vous devez le faire, car personne ne doit désobéir à Dieu; mais il ne faut rien faire sans adresse auparavant une prière au Tout-Puissant. Priez, et je me résignerai à mourir par votre main. » Le domestique se mit à genoux devant un crucifix, et commença une prière muette; pendant qu'il était occupé de cet acte de religion, le prélat se leva, passa dans une pièce voisine, et en ferma la porte à clé. Le valet de chambre a été conduit à l'hospice des aliénés.

— Un journal de Mâcon, la Mouche, raconte cette aventure, dont un des bateaux à vapeur de Chalon-sur-Saône à Lyon aurait été le théâtre : « Un gros monsieur fort bien vêtu et laissant apercevoir sur son gilet de velours un riche sautoir en or, dormait appuyé à l'un des angles du salon du steamer Villonelle No 6. Survient un jeune lion d'une mine irréprochable, qui s'approche du dormeur et dit tout haut : Ce cher oncle, il dort du sommeil des justes, il dort si profondément, que je parie lui prendre sa chaîne et sa montre sans le réveiller. Le neveu se met à l'œuvre, et, en présence de vingt personnes qui

riaient du tour joué au dormeur, chaîne et montre sont enlevées avec une dextérité qui eût fait honneur à un escamoteur juré. L'oncle continue de dormir, et le neveu d'ajouter : Je vois d'avance son étonnement, lorsque ce cher ami se réveillera; il est dans le cas de crier au voleur; ce sera vraiment plaisant. Et toutes les personnes d'attendre le réveil qui doit les égarer. Le neveu monte sur le pont du bateau, débarque au premier port, et laisse son oncle continuer son somme.

« Le bonhomme s'éveille, émerveillé d'avoir goûté un sommeil si profond : J'ai dormi longtemps, murmure-t-il tout bas, et il cherche sa montre pour juger du laps de temps qu'il vient de passer paisiblement. Pas de montre, pas de chaîne; sa stupefaction est grande. Il jette un regard inquiet autour de lui et il voit toutes les figures souriantes. Si c'est une plaisanterie, dit-il, je prie son auteur de la faire cesser; qu'on me rende ma montre et ma chaîne. Une dame prend alors la parole, et pour rassurer l'oncle, lui fait part de la plaisanterie de son neveu. « Je suis volé ! s'écrie l'étranger, je n'ai pas de neveu, je ne connais personne sur le bateau. » Plusieurs des témoins qui avaient assisté à l'enlèvement s'élançant sur le pont pour chercher le voleur audacieux. Ils s'informent et ils apprennent que le bon a débarqué il y a plus d'une heure. Qu'on juge de l'étonnement général. C'est à qui recherchera sur l'effronterie du perfide neveu. C'est à qui plaindra le malheureux oncle, qui ne cessait de répéter : être dépossédé au milieu de tant d'honnêtes gens, c'est par trop cruel. C'est une perte de six cents francs à laquelle j'étais loin de m'attendre; aussi qu'on ne vienne plus me dire que le bien vient en dormant. »



LA REVUE CANADIENNE.

MONTREAL, 5 FÉVRIER, 1847.

CHRONIQUE POLITIQUE.

Les adresses arrivent de tous côtés à Son Excellence. Les Magistrats, le Bureau de Commerce de Montréal, et tous les corps publics en présentent, etc. Comme elle se ressemblent toutes, nous ne croyons pas devoir les publier. Le Gouverneur-Général fait d'excellentes réponses. La presse Tory a commencé une nouvelle discussion sur le Gouvernement Responsable, dans laquelle elle s'est encore fourvoyée. La Gazette, le Times, et le Morning Courier voudraient que le Gouverneur-Général fut le premier ministre du Cabinet Canadien. Le Pilot, le Herald et le Transcript, prétendent au contraire, avec raison, que la position du Gouverneur dans les Colonies ressemble à celle de la Souveraineté elle-même dans la Grande Bretagne, que le chef de l'Exécutif doit demeurer en dehors des partis politiques, ne pas compromettre sa dignité vice-royale, en partageant les passions de l'arène. C'est-à la véritable esprit de la Constitution Anglaise, dont les Colonies ont droit à tous les avantages.

Nous nous occuperons dans notre prochaine feuille de cette importante question. En attendant faisons des vœux pour que lord Elgin demeure spectateur impartial de nos luttes politiques, et que loin de se faire le partisan d'aucun parti, il soit longtemps GOUVERNEUR ou plutôt VICE-ROI du Canada.

LE MONUMENT A LORD METCALFE.

Nous avons dernièrement exprimé tout le regret que nous éprouvions à la pensée de l'idée qu'ont eu certains de nos adversaires politiques d'élever un monument à feu lord Metcalfe. La majorité des habitants du Canada a une douce reconnaissance pour l'administration de lord Metcalfe; Montréal surtout en garde de déplorables et de tristes souvenirs.

Aujourd'hui, ce que nous voulons ajouter à nos premières remarques, ce sont les noms des Canadiens-Français, qui font partie du comité de 149, nommés pour organiser la chose. Il est important qu'ils soient connus. Ce sont D. B. Viger et J. Chantale. Les journaux anglais avaient ajouté un M. E. M. Leprohon. Nous sommes autorisés de la part de M. Edouard Martial Leprohon, écuyer, notre concitoyen, de dire qu'il n'a jamais présenté son nom à cette affaire, qu'il n'était pas présent à l'assemblée en question, et que si c'est lui qu'on a voulu mettre de ce fameux comité, il refuse d'en faire partie.

LA FAMINE EN IRLANDE.

Nous avons reproduit dernièrement quelques articles sur la famine qui ravage aujourd'hui l'Irlande, mais nos lecteurs, ne peuvent concevoir l'intensité des souffrances de ce malheureux pays, l'effrayante situation de sa population, menacée à la fois de tous les maux, des horreurs de la famine, de la peste et de ce plus grand des fléaux dont puisse être frappé l'humanité, une révolution sociale. En présence de ces infortunes sans égales, le cœur du monde entier s'émue, et déjà des souscriptions se font dans différents pays pour soulager un peu ces pauvres irlandais.

On annonce une assemblée publique à Montréal pour cet objet. Nous disons à nos compatriotes : « Qui connaît les secrets impénétrables de Dieu ? le sort de l'Irlande demain peut être le notre. Soyons donc généreux. »

NOTICE BIOGRAPHIQUE DE LORD ELGIN.

Nous trouvons dans l'Aurore de ce matin, la notice suivante sur la famille de notre gouverneur général, que nos lecteurs liront sans doute avec beaucoup d'intérêt :

« Lord comte d'Elgin, descendant de Robert Bruce, l'un des compagnons de Guillaume-le-Conquérant, qui lui donna quatre-vingt dix seigneuries dans le comté de York. Il naquit en 1768, et fut ambassadeur d'Angleterre, à Vienne, en 1792. Se trouvant, à la fin de cette même année, près de la cour de la République autrichienne, lorsque les Français pénétrèrent dans ces provinces, il se retira à Haye, et recommença à résider près du même gouvernement en 1794. Il vint, à la fin de 1797, comme ambassadeur extraordinaire du roi d'Angleterre, près de la porte ottomane, et fit son entrée le 23 novembre de la manière la plus brillante. Les journaux français prétendent, en 1800, qu'il avait été rappelé pour avoir pu prévenir l'occupation de l'Égypte. Au reste, il fit tous ses efforts pour empêcher que la paix eût lieu avec la France, et fut décoré de l'ordre du croissant par le grand seigneur. Ayant proposé inutilement au gouvernement anglais d'envoyer en Grèce des artistes d'un mérite reconnu, pour y mesurer et dessiner les monuments d'architecture de cette contrée, le comte détermina quelques artistes étrangers, entre autres Tita Lusoria, Balestra, Itar, et un Kalmouk, nommé Théodore, à le suivre et entreprendre à ses frais ce travail dont les résultats ont été consignés en 1811, dans un écrit intitulé : « Mémoires sur les recherches du comte d'Elgin en Grèce. » Cet ambassadeur à rapporté de la Grèce, en 1814, différents morceaux précieux qu'il a fait détacher des monuments d'Athènes, entre autres la prise du temple de Minerve (le Parthénon) que l'on dit être de Phidias; le Thésée et le Neptune, que quelques artistes préfèrent à l'Apollon et au Laocoon. Ces chefs-d'œuvre, dont les frais de transports ont fort altéré la fortune de lord Elgin, ont été placés en 1816 dans le musée britannique. Malgré les sacrifices qu'a nécessités de sa part cette opération et le service qu'il a rendu à sa patrie, sous le rapport des beaux arts, lord Elgin n'a pas échappé aux reproches de quelques amis passionnés de l'antiquité, qui lui ont reproché d'avoir cruellement mutilé de magnifiques édifices échappés à l'ignorance destructrice des Turcs; et c'est lui que paraît avoir désigné le célèbre poète lord Byron, dans une pièce de vers publiée en 1816 sous le titre de « The curse of Minerva. (La malédiction de Minerve) ou l'exportation aux plus sanglantes invectives contre les spoliateurs de la Grèce antique. »

Ces reproches plus qu'amers ne paraissent pas justement mérités si l'on considère qu'à l'époque où lord Elgin se trouvait dans le pays des Hellènes on ne pouvait sûrement pas prévoir qu'il briserait les fers d'une servitude qui pesait de puis tant de siècles sur leur malheureuse patrie. Jusque-là ces esclaves sous le joug d'un Gouvernement barbare il était difficile d'imaginer que la Grèce renaitrait pour ainsi dire de ses cendres et qu'Athènes deviendrait la capitale d'un nouveau royaume indépendant de l'Empire Ottoman. Lord Elgin ne faisait que soustraire ces chefs-d'œuvre à la barbarie des Turcs qui ne se contentaient pas de laisser périr ces monuments de l'art antique, mais les détraquaient journellement.

L'usage entraînerait qu'ils faisaient des nobles de la Grèce, et qu'ils étaient destinés à servir de cette observation.

M. ALEXANDRE VATTÉMARE.

Nos lecteurs se rappellent sans doute ce voyage que nous avons fait en 1840, visitant le Canada et les autres parties de l'Amérique dans des buts scientifiques et surtout pour établir entre les différents peuples civilisés des échanges de livres, documents publics, objets d'art, d'histoire naturelle, etc. Nos voyages par les journaux de Paris apportés par cette malice que M. Alexandre Vattémare poursuit avec un zèle digne des plus grands éloges, son projet favori d'échanges internationaux; et que le gouvernement français vient de lui faire une allocation de 6,000 francs pour ces objets utiles et importants. M. Vattémare a réussi déjà à faire affectuer des échanges entre les Etats-Unis d'Amérique et la France; dans le court espace de quinze mois, la France a envoyé 3488 objets (livres, cartes, gravures, médailles, etc.) à l'Amérique et en retour celle-ci en a envoyés à la France 1027. Le Canada se trouve mentionné pour 60 objets, (60 volumes). Le Canadien de Québec de qui nous extrayons ces informations nous dit qu'en octobre dernier M. Fairbault avait expédiée à l'adresse de M. Vattémare à Paris, une forte caisse contenant près de 300 volumes de documents de notre législation, mémoires, etc., de la société littéraire et historique de Québec, pour être distribués entre les chambres législatives et diverses institutions de la ville de Paris. Dans une lettre adressée par M. Vattémare à M. Fairbault en novembre dernier, le premier écrivit :

« Indépendamment des anciens ouvrages que vous désirez, j'ai obtenu un bon nombre de documents, ouvrages, cartes, médailles, etc., qui, j'espère, seront agréables au parlement provincial du Canada. Ils lui seront offerts au nom du conseil municipal de la ville de Paris; des ministres de l'intérieur, de la justice, des travaux publics, de la marine, de l'instruction publique, de l'agriculture et du commerce, des chambres législatives, etc., etc. »

« Soyez convaincu que je ne négligerai rien pour que le retour qui sera fait à la Société Historique de Québec, soit digne sous tous les rapports, de ce que vous avez fait, et des richesses intellectuelles de la France. Je serai encouragé par mes efforts à l'obtenir par le souvenir reconnaissant du bienveillant accueil qui m'a été fait par cette institution en 1840. »

Le voyage de M. Vattémare, à cette époque (28 novembre), n'était déjà plus douteux, car il en terminant sa lettre :

« Mon voyage pour l'Amérique est fixé irrévocablement. C'est un nouveau sacrifice que je dois à la cause à laquelle j'ai voué mon existence toute entière. Je considère ce voyage comme indispensable au succès complet de mon système, afin d'établir sur des bases aussi larges et aussi solides que possible ce pacte fédéral des intelligences. »

« Je suis prêt à reprendre avec un ardeur nouvelle un pèlerinage qui a déjà plus de 20 ans. J'ai donc encore une fois l'espérance de revoir le Canada. »

partir d'ici pour New York vers le milieu de janvier prochain. Nous joignons nos vœux à ceux d'un grand nombre de nos compatriotes pour la réussite du noble projet de M. A. Vattmire. Nous croyons que les corps publics du pays doivent prêter la main à cette entreprise, qui loin d'être chimérique, est à notre avis tout-à-fait pratique; nous saluons encore avec joie la présence au milieu de nous de l'apôtre des échanges internationaux et nous ne doutons nullement qu'il ne reçoive du peuple canadien un accueil digne de ses nobles efforts et de l'œuvre admirable qu'il veut accomplir former entre tous les peuples une immense association de lumières et d'industrie, un trésor commun de sciences, de littérature, des arts et de civilisation.

ELECTIONS MUNICIPALES.

Les journaux libéraux de cette ville n'ont qu'une voix pour recommander au peuple de Montréal la paix et le calme dans les prochaines élections municipales, et pour adjurer les journaux prétendus conservateurs de faire la même chose. Malheureusement la presse tory, qui semble incorrigible, en annonçant des candidats loyalistes, constitutionnels etc., se remet à ses criminelles pratiques et nous prépare encore des élections secrètes. On dit déjà que des assemblées secrètes ont eu lieu pour soutenir des candidats, ne jouissant nullement de la confiance ou de l'estime de la majorité des électeurs des quartiers. Nous verrons bientôt ce qui en est, mais tout le monde est témoin que les Canadiens-Français et tous les hommes composant le grand parti Réformiste, sont demeurés paisibles et tranquilles chez eux, quand leurs adversaires politiques se réunissaient et complotaient pour troubler la paix publique et mettre en danger la vie et les propriétés des citoyens de Montréal.

Nous ne saurions trop informer les autorités de ce qui se passe, afin de prévenir le retour des scènes de violence et de meurtres qui ont déshonoré l'administration de feu lord Metcalfe et qui sembleraient d'autant plus à déplorer, si elles se renouvaient aujourd'hui, que l'arrivée de lord Egin semble nous promettre de meilleurs jours et une justice égale pour tous.

Ci suit la liste des membres du Conseil qui sortent d'office le premier Mars prochain. Pour les Quartiers Ste. Anne et St. Louis, comme l'élection dans ces deux quartiers a été faite unanimement, l'un dernier, le Conseil décide qui doit sortir: —

- Quartier Est.—M. Jodoin.
Quartier du Centre.—M. Stuart.
Quartier Ouest.—M. Linn.
Quartier Ste. Anne.—M. Tully ou M. Dorwin.
Quartier St. Antoine.—M. Bourret.
Quartier St. Laurent.—M. LaRocque.
Quartier St. Louis.—M. Ward ou le Docteur Beauhien.
Quartier St. Jacques.—M. Connolly.
Quartier Ste. Marie.—M. Dufresne, (mort dernièrement.)

MM. Séraphin Gauthier, de Montréal, Achille Beauchemin de Nicolet et l'Heureux de St. Jovite ont été admis médecins mardi, le 2 février courant après avoir été examinés devant le Bureau de médecine du district de Montréal.

Dernièrement, à Ellinby près de Hall, Eliza, femme de M. William Stockdale, journalier a mis au monde deux garçons jumeaux. Cette pauvre femme est âgée de 38 ans, a été mariée 20 ans et a déjà eu vingt enfants. Quatre fois elle eut des jumeaux et douze fois un seul enfant. De cette nombreuse famille six seulement survivent.

Nous apprenons avec plaisir qu'à une nombreuse assemblée du quartier St. Laurent Alfred LaRocque, a été choisi comme candidat pour la prochaine élection municipale, et qu'à une assemblée également respectable des électeurs du quartier est, André Ouimet, avocat a été aussi désigné comme candidat pour ce quartier. Des députations se sont rendus auprès de ces messieurs qui ont bien voulu se rendre aux vœux des électeurs et accepter la candidature. M. Ouimet aura dit-on pour concurrent M. John Orr, (d'Orléans Hôtel) et M. LaRocque le col. Gagy.

Le Levé du Gouverneur-Général, annoncé comme devant avoir lieu hier, (jeudi) a été remis à un autre jour, vu le mauvais temps qu'il faisait.

Avant-hier Mgr. l'Administrateur du diocèse de Montréal, accompagné des Mgrs du Chapitre, de M. le Supérieur du Séminaire de St. Sulpice avec un prêtre de sa nation et de plusieurs curés du diocèse ont été faire une visite à Son Excellence le gouverneur, comte d'Elgin qui leur a témoigné beaucoup d'intérêt, et a adressé à Mgr. l'Administrateur en réponse à son compliment quelques paroles très-gracieuses à la louange du Clergé Canadien. (Alliances Religieuses)

PROCHAINS ARRIVAGES.—Le Herald annonce qu'un nouveau steamer en fer, le Sarah Sands, appartenant à la marine de guerre anglaise, a dû quitter Liverpool pour New-York le 18 janvier. S'il en est ainsi, nous pouvons attendre pour la semaine prochaine des nouvelles fraîches de 13 jour. Mais nous n'avons vu dans aucun journal la annonce du départ de ce steamship.

Les traîneaux à Paris.—On écrit de Paris 31 décembre: —Pendant que les rues et les chaumières des grandes promenades publiques étaient couvertes de neige et de verglas, de nombreux traîneaux, ayant forme de cigares, de dragons, de châteaux, couverts de fourrures splendides et traînés de rapides chevaux richement habillés et fa-

sant tinter leur petit grelots, sillonnaient, sous les yeux, les boulevards, la place de la Concorde et l'avenue des Champs-Élysées jusqu'à la Porte-Maillot. Depuis 1840, que nous n'avons eu d'hiver et de neiges, le spectacle des traîneaux moscovites avait manqué aux Parisiens.

Nous donnons l'extrait de l'Ami de la Religion concernant l'archevêque d'Oregon-City: "Dernièrement, nous avons annoncé le départ d'un jeune apôtre, qui, sortant du séminaire de Mans, se destinait à porter la foi aux peuples idolâtres de la Chine; aujourd'hui nous annonçons avec la même satisfaction que l'appel de Mgr. l'archevêque d'Oregon-city a été entendu. Un prêtre pieux, bien connu dans le diocèse de Mans par l'exercice du saint ministère qu'il a exercé, et attaché à la mission de Prêtres-Auxiliaires de Notre-dame de Sainte-Croix, M. l'abbé Vérité, se prépare à aller porter le flambeau de l'Évangile, chez les sauvages habitants de l'Oregon. Il sera accompagné de quatre Frères de la Communauté de Saint-Joseph, qui devront l'aider dans la direction d'un établissement destiné à recevoir des pauvres orphelins.

"Un autre prêtre de la même mission, M. l'abbé Saunier, partira prochainement pour l'établissement de Notre-Dame-du-Lac."

La Gazette de Québec de lundi dernier rapporte la réponse de lord Egin à l'adresse du conseil législatif et de l'assemblée législative de la Nouvelle-Ecosse. Son Excellence regrette de ne pouvoir passer quelques jours dans cette province, et se rendre à Montréal par la voie de l'Édification, afin de communiquer personnellement avec le peuple des possessions britanniques et de connaître par ses yeux les ressources et les besoins de ces pays; la diligence qu'il lui fallait faire et l'état incertain des chemins, l'obligent à prendre la route la plus directe.

Il était difficile pour son Excellence de ne pas faire quelque allusion à l'union des provinces anglaises, dont la presse s'est occupée depuis quelques mois; on trouvera peut-être cette allusion dans la phrase suivante: "Je recevrai avec la plus respectueuse considération toutes les suggestions que vous pourriez juger convenable de me faire de temps à autre pour l'avancement et la prospérité de cette province, et pour établir entre elle et les colonies voisines, les rapports qui pourraient être avantageux à l'une et aux autres."

Son Excellence remercia les membres de l'assemblée de l'allusion qu'ils avaient faite à son mariage avec la fille de lord Durham, et dont il parut sensiblement affecté. Le reste de sa réponse contient à peu près les mêmes sentiments que ceux exprimés dans sa réponse à l'adresse des habitants de Montréal. (Minerve.)

La Législature de la Nouvelle-Ecosse a été ouverte le 21 janvier dernier. Le discours d'ouverture, du lieutenant gouverneur, Sir John Harvey, roule principalement sur l'importance du chemin de fer entre Québec et Halifax, qui doit, dit-il, faire partie de cette grande ligne de communication destinée à unir, par la suite des temps, l'Atlantique au Pacifique, et faire d'Halifax le port de mer, non seulement des pays de l'Ouest, mais de toute l'Amérique centrale. Il annonce que l'inspection qui a été commencée l'an dernier, par ordre de Sa Majesté, va être continuée sans délai, et aussitôt que la saison le permettra.

Sir John Harvey touche aussi dans son discours l'important sujet de l'éducation, et il conseille l'établissement d'Écoles Normales pour instruire les instituteurs.

Il félicite les membres de la législature sur l'état des revenus provenant tant des droits provinciaux que des droits impériaux, et de la valeur croissante des biens de la couronne. Puis il propose de rendre à la colonie les revenus de la couronne, en échange d'une liste civile, proposition fondée, dit-il, sur les suggestions de membres influents des deux partis de l'assemblée.

LE MEXIQUE ET LES ETATS-UNIS. Le congrès Mexicain, nous apprend le Times de la Nouvelle-Orléans, vient de décider à une grande majorité, (19 voix seulement votant pour l'acceptation) le rejet des propositions de paix des Etats-Unis, et de toute intervention étrangère, tant qu'un seul soldat américain foulera le sol, ou qu'un seul navire de l'Union bloquera les côtes du Mexique.

Sur ces nouvelles, le journal officiel de Washington a publié un article que l'on attribue à la plume ministérielle de M. Buchanan lui-même, qui jette le cri de guerre et qui plus est, le cri de la guerre de conquête. Le Courier des Etats-Unis nous donne en deux mots un excellent résumé de cet article: "Après avoir montré qu'il n'est plus permis de penser à la paix, après avoir cité les paroles d'une feuille mexicaine qui déclare que le résultat de la guerre doit être une colonie qui fixera d'un jour à la Sibirie comme limite aux Etats-Unis, après avoir fait un patriotisme du congrès, un appel déjà bien souvent renouvelé, l'Union déclare qu'il n'est ni juste ni possible de supporter les frais de la lutte sans les faire payer au Mexique. La conquête dit-elle, ne peut être que légitime vis-à-vis d'un peuple qui refuse obstinément d'écouter même des ouvertures pacifiques. Puis, glissant d'un raisonnement à l'autre, le journal officiel arrive à insister sur l'importance d'ouvrir aux Etats-Unis une route plus courte à leurs possessions sur l'Océan Pacifique—au nombre desquelles il range sans sourciller une partie de la Californie. En parlant d'une telle route, ajoute-t-il, notre œil s'arrête involontairement sur la partie méridionale du Mexique. Enfin l'article se termine par ces paroles, non moins significatives que les autres: "Nos lecteurs ne trouveront donc pas mal employée la place que nous consacrons plus loin à un article sur l'histoire de Tehuantepec."

C'est la première fois que l'administration ose aborder cette question épineuse de la conquête, qui est précisément le cheval de bataille de ses adversaires. Nous verrons comment cette déclaration de principe, un tant soit peu brusque, sera accueillie. Après tout, la différence est dans les mots; et nous, les projets de M. Polk n'ont jamais été un mystère pour personne.

LA TEMPERATURE.—Depuis huit jours nous avons eu toutes espèces de temps. Un grand froid, puis du doux temps; ensuite de la neige de la pluie, du vent, de la grêle, enfin un peu de tout.

Un jeune homme de 16 ans au service de M. Guilbeault, de cette ville, a été asphyxié, hier matin, en couchant dans une serre hermétiquement fermée, où on brûlait du charbon.

LE BAZAR DE QUEBEC.

REVUE CRITIQUE.

M. le Rédacteur, Samedi dernier s'est terminé le Bazar des dames Catholiques Romaines de cette ville, dont le produit doit être affecté au soutien des orphelins. Les réceptions, ouvertes jusqu'à une heure avancée de la soirée, se sont tenues dans le vestibule du palais du parlement, occupé maintenant comme salle des séances de la corporation.

Convaincu par des rapports de tous genres que l'homme débile dans sa propre estime lorsqu'il étudie de près la société dans ses grandes réunions, et qu'il voit des proportions gigantesques que prennent dans l'imagination ces vastes concours d'intelligences et de volontés réunies, la réalité ne présente à l'œil de l'observateur qu'une physionomie masculine, beaucoup de bruit et peu de sens, beaucoup d'agitation au dehors et peu de vie réelle au dedans, des résultats microscopiques enfin, j'étais resté jusqu'ici, par goût comme par principes, étranger au tumulte des bazars et autres assemblées publiques. Néanmoins s'il est vrai qu'entraîné loin de ses destins réels par une légèreté qui peut prendre cent noms divers, l'homme sacrifié succède à dignité et se fuit sur les ailes de l'opinion, de la vanité et de l'intérêt, il est consolant du moins de penser que lorsqu'il est mu par la charité, lorsque c'est le cœur qui donne le mot d'ordre à la tête, on le retrouve alors presque toujours ce qu'il doit être, humain, généreux, héroïque même, la créature noble et raisonnable de l'intelligence suprême.

Il n'y a pas long-temps encore que la providence, en nous frappant de ses plus rudes coups, a fourni à toutes les classes de citoyens l'occasion de témoigner par de nombreuses démonstrations publiques une sympathie aussi honorable que bienvenue. Il semble qu'après l'angoisse de la charité, dissipant de sa douce chaleur l'atmosphère de vices et de ridicules qui cache à l'homme la lumière de la raison, dégage son âme de son enveloppe de boue, l'élève au ciel sur ses ailes, et la détrompt au foyer de la charité divine....

Ces réflexions et d'autres du même genre me déterminèrent donc à suivre la foule, et j'étais heureux d'espérer que dans une réunion pareille, préparée, convoquée et tenue dans des fins philanthropiques, je pourrais enfin voir de près, étudier et admirer le beau côté de la nature humaine. D'ailleurs l'éclat de nos dames devait s'y être donné rendez-vous, et je dois avouer que ma misanthropie se dérida un peu en présence d'un pareil attrait.

J'allai donc au bazar, et intéressé au plus haut point par le désir d'observer et d'apprécier d'avoir à me rempeler par la suite de n'avoir pas largement profité d'une si précieuse occasion, j'y assistai presque constamment pendant toute sa durée. Je dirai peu de choses de l'ensemble des préparations et de la disposition des détails; je ne suis pas juge en pareille matière.

Les tables disposées symétriquement autour de la salle étaient littéralement encombrées d'objets de tous genres, tangés et groupés avec cette élégance et cette délicatesse de goût particulières à nos dames Québécoises. Ici, c'étaient des écrans, des tabourets, des fauteuils, et cent autres articles de broderie en soie ou en laine, et dont les connaisseurs ne pouvaient se lasser d'admirer le travail et la valeur; là de riches formes en coquillages et en nacre, des objets de toilette aussi riches que variés et des dessins de contes formes et de toute nature; des guirlandes et des bouquets de fleurs artificielles, si parfaites qu'elles semblaient offrir encore leurs corolles vermeilles sous les tièdes baisers d'une brise printanière et brigner leurs pétales embaumés dans les perles de la rosée.

Plus loin des rideaux au tricot, d'un fini admirable, se dressaient gracieusement autour du fût d'une colonnade ou balustrade leurs plus endoyants dans les entre-colonnements. Mais ce n'est pas tout encore; tout au fond de la salle, une vaste table phrygienne les poids des pyramides de sucreries et des édifices de bonbons et de gâteaux, flanqués en guise de tourelles, de cafés remplis des meilleurs vins et de liqueurs de toutes sortes, présentant un coup d'œil si appétissant qu'il est, je parle, tenté le trappiste le moins sensuel, même un jour de carême. La séduction était si irrésistible que la plupart de ceux qui le spectacle y avait attirés et qui s'y étaient tendus avec l'espérance d'en être quittes pour quelques chelins, y voyaient bientôt le fond de leur bourse.

Figurez-vous en outre, autour de ces tables, au milieu de ce charmant chaos, une trentaine de nos belles canadiennes mixtes avec cette élégante simplicité qui rehausse encore la grâce de leurs charmes naturels, vous offrant tous ces mille objets divers avec une adresse toujours nouvelle, avec des arguments dont la force toujours croissante se retrempe sans cesse dans l'éclat de leurs beaux yeux et dans le son de leur douce voix, et vous ne serez pas surpris quand je vous dirai que pour la première fois dans ma vie j'ai éprouvé du regret d'être pauvre, et de n'être pas assez riche pour avoir le plaisir de me ruiner dans une circonstance aussi agréable.

Le premier jour, consacré à la vente des divers objets de détail, se passa comme les suivants de la façon la plus agréable; mais ce fut le second et le troisième jours surtout que la scène présenta l'aspect le plus curieux et le plus animé. Tout-à-coup, comme à un signal convenu, et lorsque la salle était encombrée, les dames du bazar et leurs charmantes sœurs, sortant de leurs comptoirs, cernent de tous côtés la foule des spectateurs, leur forment toute issue et pénètrent dans les rangs, l'arme, c'est-à-dire à la main; semblaient à un essaim d'abeilles qui ayant d'abord préparé les alvéoles de la ruche à recevoir les trésors qui leur sont destinés, se répandent tout-à-coup dans la campagne pour butiner sur les fleurs les parfums et les doux suc qui doivent enrichir le logis.

C'était le moment des raffles, des loteries, des je ne sais quoi. En vain jusqu'à ce moment un grand nombre se réjouissaient-ils d'avoir pu, en se tenant à l'écart, faire impunément les parasites et s'épargner le déplaisir de desservir les anneaux de leurs

bourses. Pris en flagrant délit de farniente, et attaqués par des ennemies aussi charmantes et sans rivalité dans l'art de manier l'esprit et le grain sourire, leurs armes naturelles, chacun d'eux s'exécraient de son mieux; plusieurs même poussèrent la galanterie jusqu'à insister à ce qu'on leur refaisait tout quartier; et les plus récalcitrants (ils étaient peu nombreux) durent capituler en payant les frais d'attaque aux belles assaillantes qu'aucun refus ne pouvait rebouter et qui ne se payent même pas des kyrielles de compliments dont un grand nombre, plus riches, en langue qu'en sens, prétendaient faire moaaisie courante.

Mais il est tems, ce me semble, de dire quelques mots de ceux que j'ai cru devoir laisser de côté pour un instant pour parler d'abord des éléments constitutifs du bazar, mais qui pour tout cela n'étaient pas moins indispensables que les premiers; je veux dire les curieux, les visiteurs et les chaland, le public en un mot.

Sans qu'il soit nécessaire de questionner les motifs qui ont pu les attirer à la salle d'exposition, je dois dire avant tout qu'ils ont constamment été très-nombreux et que la salle était presque toujours pleine. Hommes de professions, commerçants et artisans, quelques militaires, et bon nombre de ceux qui ont pour état celui de n'en avoir aucun, gens que l'on nomme en langage reçu "monsieur un tel," tous s'y sont portés en foule, en compagnie de leurs dames et de leurs amies; et leur présence continuelle témoigne assez qu'ils ont su apprécier les efforts des charitables dames et le motif qui les a dictés. Aussi ont-ils généralement secondé ces efforts en versant abondamment entre les mains des dépositaires leurs aumônes à l'orphelin, sous forme d'achats ou de mises au jeu. Le moyen aussi de n'être pas généreux quand c'est à une aussi intéressante portion des pauvres que l'aumône profite, et quand de plus la charité emprunte pour vous attendre des dehors si séduisants!

J'aimerais à en citer plusieurs dont les contributions libérales ont puissamment aidé à élever le bilan des bonnes dames; mais il me faudrait en nommer tant et encore j'en oublierais quelques-uns peut-être. Toutefois je ne puis m'empêcher, pour la satisfaction de ceux à qui cette moisson pécuniaire fournira le pain et l'éducation, de les informer qu'un jeune émirger de distinction, à dépensé en leur faveur au-dessus de deux cent cinquante piastres, et qu'il a, pour autant, droit à leur reconnaissance.

Comme les lecteurs sont sans doute curieux de connaître le résultat, en louis, chelins et deniers, de l'entreprise charitable de nos dames canadiennes, je m'empresse de mentionner que des informations prises à des sources certaines, me permettent d'en fixer le produit net, et toutes dépenses payées, à la belle somme de QUATRE CENT CINQUANTE LOUIS !!!

C'est là sans aucun doute un résultat bien satisfaisant et dont la pensée est bien propre à consoler les dames du bazar, des fatigues qu'elles ont essuyées et de la perte d'un temps si précieux pour la plupart d'entre elles.

26 janvier, 1847.

CORRESPONDANCES.

- F. B., Québec.—Je vous remercie de votre attention. Il sera fait suivant vos desirs.
R. L., Québec.—Votre manuscrit est à votre disposition. Nous ne pouvons le publier.
J. M. E., Berthier.—Reçu remis.
H. F., Soulanges.—Reçu remis.
A. J., St. Martin.—Reçu remis.
E. A. A., collège St. Jean, FORDHAM, N. Y.—Reçu remis. Les Albums vous sont expédiés. Quant aux plantes que vous demandez, elles vous seront expédiées également.

Naissances.

En cette ville, le 2 du courant, la dame de Séraphin Gauthier, âgée, médiocr, a mis au monde une fille. Aux Trois-Rivières, le 1er février la dame de René Kimber, âgée, a mis au monde un fils. En cette ville, le 30 janvier, la dame de S. C. Monk, âgée, a mis au monde un fils.

Mariages.

Dernièrement à Denny, Irlande, M. Robert Kerr âgé de 88 ans à Mlle. Susanne Bradley âgée de 21 ans. Le bonhomme Kerr est un (vrai-galant), car c'est la sixième femme qu'il épouse. Les quatre premières étaient écossaises et les deux dernières Irlandaises.

VENTE PAR LE SHERIF

- Pendant le mois de Février.
J. A. Gagnon, vs. Catherine Christie Hall.—Un terrain au coin des rues Ste. Elizabeth et Vitru, sans bâtisse.—Vente au bureau du Sherif, le 16 février, à 10 heures.
Marie Josephine Laroche, vs. J.-Bte. Freney.—Un terrain près de l'église de Berthier, avec une maison.—Vente à Berthier le 16 à 10 heures.
J.-Bte. Loblain, vs. John McKenzie.—Une terre au Lac Ouaron, seigneurie de St. Sulpice, avec un moulin à Scie, et autres bâtisses. Vente à St. Jacques de l'Achigan, le 23, à 10 heures.



SOCIÉTÉ DE NAVIGATION DU RICHELIEU.

L'ASSEMBLÉE ANNUELLE des ACTIONNAIRES dans cette Institution aura lieu à Saint-Charles, à l'Hôtel de M. LEMYRE, LUNDI, le 16 FÉVRIER courant, auquel temps un Etat des Affaires de la Société sera soumise et un Comité sera nommé pour l'année courante. Séance à 11 heures précises. J. F. SINCENNES, Secrétaire.

Failite de Harkin & Badeau. TOUTES personnes endettées à la Failite de Harkin & Badeau, sont requises de payer immédiatement au Sous-agent Syndic, au Bureau de M. Jean Bruneau rue St. Joseph, autrement leur comptes seront mis entre les mains d'un Avocat pour être collectés. MAURICE CUVILLIER, J. D. BERNARD, JEAN BRUNEAU, Syndics.

5 février.

Banque du Peuple.

AVIS. Les Actionnaires de cette Institution, sont notifiés par les présentes, que l'ASSEMBLÉE GÉNÉRALE annuelle des Actionnaires aura lieu, à leur Bureau de la Banque, rue St. François Xavier, le PREMIER MARS PROCHAIN, à 3 heures, P. M. Par ordre, B. H. LEMOINE, Caissier. Montréal, 2 Février, 1847.

FAMINE EN IRLANDE.

NOUS les Soussignés laissons respectueusement NOS COMPATRIOTES et toute autre classe de bienveillants des Citoyens de Montréal, assister à une ASSEMBLÉE PUBLIQUE, à l'Hôtel DALEY, LUNDI prochain le 8 du courant, à DEUX heures P. M., afin d'adopter des mesures pour procurer des secours à la population nécessiteuse d'Irlande.

- D. DALY, H. KILLALY, FRANCIS HINCKS, L. T. DRUMMOND, M. P. F., W. C. MEREDITH, Q. C., HENRY DRISCOLL, Q. C., W. AGAR ADAMSON, BENJAMIN HOLMES, R. L. MCDONNELL, M. D., JOAN CORDNER, B. WORKMAN, THOMAS RYAN, E. MEREDITH, W. WORKMAN, HNY, MULHOLLAND, R. D. COLLIS, JOAN TULLY, JOHN WORD, J. P. SEKTON, J. CRAWFORD, M. RYAN, JOHN COLLINS, M. O'MEARA, DRUMGOOLE. 5 fév.

A LOUER.

TROIS LOGEMENTS et un MAGASIN en briques à l'angle du Quarré Papineau, avec Cave, Cour, Ecurie, Remise, &c., dans le meilleur ordre possible. QUATRE LOGEMENTS Rue Visitation, avec Ecurie, &c.

DEUX LOGEMENTS Rue Barré, Faubourg Saint-Joseph, avec une splendide Cour, Ecurie, &c. H. LIONNAIS, Au coin des Rues Craig et St. Dominique. 5 février.

VENTE DE

Marchandises d'Hiver

POUR VIDER LE MAGAZIN.

J. B. BROWN avertit respectueusement que dans la vue de vider entièrement son magasin. IL VEND MAINTENANT

Tout son fond de bas prix et bas que les familles ne peuvent s'empêcher de venir le visiter et d'acheter non seulement pour le présent mais pour le futur. On est respectueusement invité à venir visiter. 213 rue Notre-Dame. 5 fév. 1847.

MAISON A LOUER.

DEUX maisons sur la Rue Craig (coin de la Rue Côté avec glacière, écurie, &c.) Deux Jolies maisons situées Rue St. Joseph (Faubourg St. Joseph) pour une petite famille avec un jardin à chaque glacière écurie &c. S'adresser à LOUIS DELAGRAVE, Rue des Commissaires à C. A. BRATTIN P 5 fév. 1847.

A LOUER

Tout Possession donnée au 1er Mai prochain, QUATRE de ces superbes MAISONS au PIERRE de TAILLE, situées à Deauville Hall Terrace. Ces maisons sont situées dans le meilleur et dernier goût. Elles offrent tout le confort possible; on y trouve des Bains, commodités, glacières, remises, écuries et l'eau de la quai, &c. Rue proximité de la ville et la beauté de la situation doit les rendre très désirables pour des familles respectables. S'adresser à M. JOHN ATKINSON, No. 12, rue St. Paul, ou au Bureau de MM. ROBERTSON MASSON & Co., No. 143, rue St. Paul.—2 fév.

GRAND MARCHÉ! GRAND MARCHÉ!

FONDS DE MAGASIN EN BANQUEROUTE

De £3000 à £4000!!!

4e Porte à droite, en entrant sur la rue Notre-Dame, par la Place d'Armes.

LES Soussignés ayant acheté le fonds de magasin de M. HARKIN & BADEAU, à tant d'années de la vente, prennent de la occasion d'offrir respectueusement leurs nombreuses pratiques et je publie en général, qu'il commencent à le vendre au magasin de M. HARKIN & BADEAU VENDRE le 4 du courant, et les jours suivants. Ce fonds de magasin se compose d'un assortiment général de marchandises de goût et d'étape de la meilleure qualité et dans le meilleur ordre; comme suit, savoir: Draps Caennais, flanelles, mérinos Français et Anglais, Orléans, Cachemire, Indiennes, Soies, Batistes, Grosdenrées, Couvertures, Flanelles, Bous, Manchons, Bourgeoises, linges de Table, &c., &c. Comme ce fonds de magasin est composé de marchandises les mieux choisies et de la meilleure qualité et qu'il est pour être vendu bien au dessous de sa valeur et sans réserve, il est important pour les familles et les marchands de venir le visiter. BEAUDRY & FRÈRE, 2 fév.

ASSEMBLÉES DE MONTREAL.

AVIS est par les présentes donné, que la TROISIÈME ASSEMBLÉE aura lieu à l'Hôtel DONOGHUA, LUNDI Soir, le HUITIÈME jour de FÉVRIER prochain. HENRY CHAPMAN, Secrétaire Honoraire. 2 fév.

Dernier avis aux Retardataires.

Nous regrettons d'avoir à prévenir quelques uns de nos abonnés, que nous allons rayez leurs noms de nos listes, s'il ne paient immédiatement la balance de leur abonnement de 1846.

Aux Instituteurs

MM. les Instituteurs du Canada qui veulent avoir la Revue et l'Album à moitié prix doivent payer un an d'avance d'ici au 1er Mars prochain.

AVIS.

LES Soussignés, propriétaires et tenanciers du village de St. Hyacinthe...

MAURICE BUCKLEY, JEAN LABATTE, ET. LECLERC, L. ARCHAMBAULT, Jos. BISTODEAU, A. ARCHAMBAULT, D. G. MORISON, F. CADORET, M. PLAMONDON, P. E. LECLERC, L. R. BLANCHARD, M. LAFRAMBOISE, C. BEAUREGARD, L. P. R. BLANCHARD, J. B. ST. DENIS, A. A. PAPINEAU, LEONARD BOIVIN, L. A. DESHAULLES, GEO. F. BARNES, 15 JANV.

SITUATION D'INSTITUTRICE DEMANDEE.

UNE Dame veuve d'origine anglaise désirerait trouver une situation, dans une école à la ville ou à la campagne...

VOYAGE A LA TERRE SAINTE, PAR MESSIRE LÉON GINGRAS, DU SÉMINAIRE DE QUÉBEC.

CET OUVRAGE impatiemment attendu du public Canadien depuis plus d'un an, est prêt à être livré à l'impression...

AVIS.



Bureau de la Compagnie du Chemin de Fer du St Laurent et de l'Atlantique.

LES Actionnaires de la Compagnie du Chemin de Fer du St. Laurent et de l'Atlantique sont par les présentes notifiés...

THOMAS STEERS, Secrétaire et Trésorier.

SOCIÉTÉ DISSOUTE.

AVIS est par le présent donné que la société existante sous le nom de Beliveau et Terroux marchands à Montréal...

LOUIS J. BELIVEAU, ROBERT TERROUX.

AVENDRE SAMEDI PROCHAIN La 1ère Livraison de l'Album de 1847.

UNE Mère, (précise) par Louise Bojardieu d'Anvers, — Le Dentier de Bégin, (poésie), par J. Reboul...

MANUEL DE LA TEMPERANCE, APPROUVÉ PAR NN. SS. LES EVÊQUES, PAR M. CHENIQUEY.

A l'ÉVÊCHÉ DE MONTRÉAL, Rue St. Denis. Chez le Dr. CÔTÉ, Drogiste, Coin des rues Notre Dame et St. Denis.

UNESOIRÉE DE BIENFAISANCE

EN aide au Fonds de l'HOSPICE DE LA MATERNITÉ, aura lieu à l'Hôtel DONEGANA, JEUDI, le 11 FEVRIER PROCHAIN, A 8 HEURES P. M.

BANQUE D'ÉPARGNE DE LA CITE ET DISTRICT DE MONTREAL

Extrait. Montant du aux personnes qui ont déposé le 31 Aout 1846. £10,603 1 5

DILIGENCE

Montréal et Québec.



TRAJET EN DEUX JOURS.

Le Public est respectueusement informé que les Soussignés ont établi une LIGNE DE DILIGENCE qui laissera Montréal et Québec TOUS LES JOURS...

G. CARLISLE, DOREUR.

FABRICANT de Cadres de Mirrors et de gravures, monte et vernit les Cartes Géographiques, redore les vieux articles, nettoie et vernit les vitrilles peintures etc, etc.

AVENDRE ou A LOUER,

UNE BELLE TERRE toute en culture, située près du village St. Laurent, à 7 milles de distance de la ville de Montréal...

UN Superbe terrain situé au faubourg St. Antoine de cette Ville...

Le Soussigné ayant loué l'Étage inférieur du No 174 Rue Notre-Dame pour y recevoir les Diverses Marchandises destinées à l'Encaie, il demande l'encouragement du Public...

AVIS.

Le Soussigné ayant loué l'Étage inférieur du No 174 Rue Notre-Dame pour y recevoir les Diverses Marchandises destinées à l'Encaie...

Montres, Bijouteries, ET AUTRES ARTICLES,

Qui peuvent être offerts comme Cadeaux de Noël et du Jour de l'An.

TRAITÉ sur les Lois Civiles

PAR HENRI DESRIVIERES BEAUBIEN. TROIS VOLS., IN-8.—PRIX 20s.

VOITURES, SLEIGHS, CARROSSES.

M. J. M. GAUTHIER, Facteur de Voitures, Carrosses, Sleighs, etc., No. 127, Grande rue St. Laurent...

PELLETERIES.

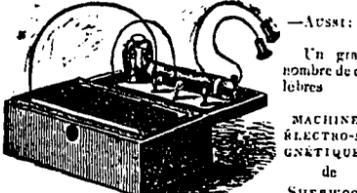
Le Soussigné a maintenant reçu par le GREAT BRITAIN, LADY SEATON et le ZEALOUS son assortiment ordinaire et choisi de Pelleteries...

BOULANGERIE A LOUER.

UNE MAISON d'un étage, avec une BOULANGERIE dans le rez-de-chaussée, coin des rues Ste. Catherine et St. Dominique.

Nouvelle Pharmacie.

DIRECTEMENT VIS-A-VIS L'HÔTEL DONEGANA. Les soussignés venant d'ouvrir l'établissement, ci-dessus ont l'honneur d'informer les habitants de Montréal et des environs...



Les médecins aussi bien que les marchands de Drogues en général voudront bien venir voir et juger par eux-mêmes...

BRAZEAU & JOUTRAS, Marchands Tailleurs,

Rue St. Paul, No. 123, VIS-A-VIS LE MAGASIN DE ROBERTSON, MASSON & CIE.

PENSION.

DEUX ou TROIS PERSONNES désirant pensionner dans une MAISON PRIVÉE, trouveront tout l'accommodement possible en s'adressant au No. 24, Rue St. Vincent.

Terre à Vendre A LA COTE DES NEIGES.

Le soussigné offre en vente, une TERRE avoisinant le village de St. Laurent, située à la Côte des Neiges, paroisse de Montréal...

BAPTISTE GARANT.

De la Paroisse de St. Rémy (DU SANG DES CORDONS) est parti de la demeure de son Père Dimanche le 18 octobre dernier...

IMPORTANT AUX MARCHANDS & C.

LES Soussignés, agents en Canada pour la vente des MOULINS de FITZGERALD, informent le public qu'ils ont reçu plusieurs de ces célèbres Moulins qu'ils offrent en vente.

GRAND ASSORTIMENT DE POELES NOUVEAUX.

LES SOUSSIGNÉS viennent de recevoir de plusieurs Fonderies des Etats-Unis, entr'autres de celles de St. Albans, Troy, Albany et Plattsburgh, outre leur assortiment complet ordinaire...

L. P. BOIVIN, Orfèvre et Bijoutier.

Le Soussigné vient de recevoir de New-York et d'Angleterre, une partie de son assortiment d'ARTICLES EN BIJOUTERIES, et autres parmi lesquels se trouvent: Montres en or émaillées pour Dames, Montres de riches de Messieurs...

L. P. BOIVIN, Orfèvre et Bijoutier.

VIENT de recevoir 2 caisses EAU DE COLOGNE, de J. M. FARINA, qu'il offre en gros et en détail, à des prix réduits.

PORCELAINES, FAYENCE ET VERRERIES.

1200 Papiers et Boucarts contenant un assortiment complet et général de tous les articles en cette ligne, à vendre à très bas prix...

MONTRES EN OR

RECEMMENT reçues de Londres et de Genève, quelques Montres en Or d'une qualité supérieure, aux emblèmes de la Feuille d'Érable en relief.

AVENDRE PAR LES SOUSSIGNÉS.

15 TONNES Rum Jamaïque, 10 Barriques Brandy Martel et Hennessy, 10 ditto Gin de Keups, 40 Balles Bouillons, 50 Quarts Vinaigre, 100 Caisses Chandelles de Damoulin et Supermarché.

FAITES ATTENTION TAPIS A L'HUILE,

UNE MAISON en pierre à deux étages avec un logement situé dans le village de Nicolet, avec étable, hangar, écurie, jardin et autres dépendances.

JARDIN BOTANIQUE DE GUILBAULT.

M. GUILBAULT, à l'honneur d'annoncer aux amateurs de Belle plantes qu'il vient d'arriver d'une excursion dans le sud et qu'il a rapporté avec lui une quantité de plantes les plus rares...



NOUVELLES MARCHANDISES. BEAUDRY ET FRERE.

VIENNENT de recevoir par le Great-Britain, l'Éclair, le Catalonnie, l'Éromanga et le James Campbell, et attendent par d'autres vaisseaux sur le point d'arriver, un assortiment complet de marchandises d'automne...

BANQUE D'ÉPARGNES DE LA CITE ET DISTRICT DE MONTREAL.

W. Workman, Président. Francis Hincks, A. LaRoque, V. Président. H. Mulholland, John E. Mills, L. H. Holton, Jacob DeWitt, John Tully, Joseph Bourret, Damasc Masson, P. Beaubien, Joseph Grenier, T. Drummond, Nelson Davis, H. Judah.

SOURCES DE ST. LEON.

LES SOURCES DE ST. LEON, situés à environ 10 milles de la Rivière-Loup, ont été loués par quelques années, au Soussigné, qui prend la liberté d'informer ses receveurs et à expédier l'EAU...

FAITES ATTENTION TAPIS A L'HUILE,

UNE MAISON en pierre à deux étages avec un logement situé dans le village de Nicolet, avec étable, hangar, écurie, jardin et autres dépendances.

A LOUER.

UNE MAISON en pierre à deux étages avec un logement situé dans le village de Nicolet, avec étable, hangar, écurie, jardin et autres dépendances.

J. P. Leprohon, Avocat,

STANISLAS DRAPEAU, chef d'Atelier. IMPRIMERIE DE LA REVUE CANADIENNE.